

ROBERT WALSER

PETITE PROSE



EDITIONS
ZOE

PETITE PROSE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

- Félix*, 1989, trad. Gilbert Musy; Minizoé n° 26, 1997
Retour dans la neige. Proses brèves, I,
trad. Golnaz Houchidar, 1999; Points Seuil, 2006
L'Étang, trad. Gilbert Musy, Minizoé n° 36, 1997
Cigogne et porc-épic, trad. Marion Graf, 2000, Minizoé n° 42
Porcelaine, trad. Marion Graf, 2000, Minizoé n° 43
Nouvelles du jour. Proses brèves, II, trad. Marion Graf, 2000;
Zoé-Poche n° 44, 2010
Le Territoire du crayon. Proses des microgrammes,
trad. Marion Graf, 2003
Robert Walser, l'écriture miniature (collectif),
trad. Marion Graf, 2004
Seeland, trad. Marion Graf, 2005
Histoires d'images, trad. Marion Graf, 2006
Cendrillon, trad. Anne Longuet Marx, 2006, Minizoé n° 67
Vie de poète, trad. Marion Graf, 2006
Morceaux de prose, trad. Marion Graf, 2008
Au bureau. Poèmes de 1909, trad. Marion Graf, 2010

SUR ROBERT WALSER

- Peter Utz, *Robert Walser: Danser dans les marges*,
trad. Colette Kowalski, 2001
Nicole Pelletier, Michel Dentan,
Robert Walser: le rien et le provisoire, 2008, Minizoé n° 72

ROBERT WALSER

PETITE PROSE

*Traduit de l'allemand
par Marion Graf*

Postface de Peter Utz

EDITIONS
ZOE

Remerciements

À la Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

aux Affaires culturelles du Canton de Berne,

à la Ville de Bienne,

à la Ville de Genève, Département des Affaires culturelles,

pour la bourse d'édition 2009-2010.

Walser marque une prédilection pour certains titres, qu'il attribue à des textes différents. Pour distinguer ces textes, les éditeurs ont pris l'habitude de les numéroter chronologiquement. Cette particularité concerne deux titres de *Petite Prose*: « Causerie I » et « Tobold II ».

Titre original : *Kleine Prosa*

© License edition by permission of the owner of the rights
the Robert-Walser-Stiftung, Berne

Pour la version française :

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines,

CH-1227 Carouge-Genève, 2009

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : Jan de Beers, *Allegory of Winter*, c. 1900

© Bridgeman Art Library

ISBN 978-2-88182-660-3

Vie d'un poète

DÉCORATIONS MURALES DE KARL WALSER

DANS LA MAISON DE CAMPAGNE

DE L'ÉDITEUR S. FISCHER

Le peintre se représente la vie d'un poète, il en extrait les moments les plus importants afin de les recréer sur le mur comme par enchantement en une suite paisible, image après image, tout à son aise et en toute minutie. Dans l'intervalle entre ces tableaux qui font surgir la vie, il y aurait certes bien des choses à raconter en détail. Il faudrait mentionner des lettres et des conversations, mettre en valeur des connaissances et des expériences. Il faudrait signaler et commenter avec le plus grand soin les heures de spleen, de vide, d'ennui, ou les heures de recueillement, de méditation, d'étonnement sur soi-même. Et puis, chaque vie a son côté presque indicible, presque indescriptible. Il y aurait lieu d'examiner de près et de prendre en considération l'enthousiasme,

le bonheur autant que l'engourdissement et le malheur. Plaisir et chagrin, encouragements et déceptions, réconforts et humiliations joueraient un rôle riche en couleurs et en contrastes. On tiendrait énormément compte des métamorphoses, de l'évolution du caractère. Beaucoup de lieux et de personnages prendraient une importance incontestable. Tout cela, bien sûr, a souvent été développé dans des livres qu'on lit une seule fois, pour ainsi dire, ou peut-être pas du tout. Dommage pour la peine que l'on gaspille à faire un livre qui est écarté sans être lu. En huit ou neuf tableaux extrêmement vivants et séduisants, ovales, oblongs, le peintre illustre une vie de poète à laquelle, de toute évidence, il manque la maturité et la vieillesse ; c'est un trait de romantisme rêveur, comme un parfum de fleur, en quelque sorte. Le poète meurt jeune et l'on ne saurait disputer au peintre le droit de lui fixer un but plus rapidement que cela pourrait arriver en réalité. Ici, je vais m'en tenir rigoureusement, et très commodément du reste, au modèle que m'offrent l'art et l'imagination du peintre, et je me propose d'accompagner délicatement et respectueusement chaque fresque, dans l'ordre, avec les mots les plus gentils et les plus simples que je serai capable de dénicher :

LE CYGNE

Dans une petite ville environnée d'une nature riante, un garçon beau et frêle grandit sous une surveillance affectueuse, et qui le voit se promener à la main de sa mère, de son père ou de son précepteur, aimerait le cajoler. On devine qu'il est l'enfant de parents fortunés, cultivés, qu'il reçoit une éducation presque trop choisie, presque trop vigilante et trop délicate, et qu'il est entouré de joujoux de toute sorte, de confort enfantin, de jolis vêtements. Les mains d'adultes pleins de tendresse jouent avec ses douces boucles blondes, et il se pourrait que quelques tantines gâtent le jeune garçon. Derrière la maison de campagne où vivent ses parents s'étend, c'est du moins ce qu'on peut imaginer, un vieux jardin exquis dans lequel, encadré de hautes branches et ramures qui retombent, se trouve un petit étang que deux ou trois cygnes animent de la plus gracieuse façon. Bien entendu, le garçon aime ces cygnes, et souvent, il se rend au bord festonné de l'eau pour se perdre en rêveries enfantines sur sa profondeur présumée. L'enfant s'émerveille de sa propre méditation et de sa réflexion, et alors même qu'il cède à cet émerveillement, il est déjà plus mûr qu'il ne l'imagine, et plus âgé

qu'il n'y paraît. L'eau d'un noir verdâtre lui donne une impression d'insondable, et il en éprouve un effroi aussi insaisissable que suave et agréable. Il attire à lui les cygnes en leur présentant quelque chose à manger. Signalons au passage que le peintre a vêtu ses personnages à la mode de 1830, ce qui donne à la série de tableaux quelque chose de particulièrement gracieux. Obscurément, vaguement, le garçon ressent et voit la beauté des cygnes, alors même qu'il observe et considère l'objet, plutôt que sa beauté. S'il voit le premier, il ressent plutôt la seconde. De même, la beauté du paysage doit encore lui être étrangère, au fond. Il jouit certes de la campagne et du jardin paternel, mais pour l'instant, seulement à la façon d'un enfant. Son regard explore les cachettes et les lieux, la lumière et l'ombre. Il fréquente l'école et se lie avec des camarades de son âge. Peu à peu, il évolue, il ne va plus voir les cygnes; d'autres choses l'attirent et le captivent, il critique, il lit des livres, apprend des langues étrangères. Il court les rues de la ville en jeune dandy, découvre à la sauvette l'animation et la vie des bouges sordides, qui excitent singulièrement son imagination ardente. Il mesure ses forces physiques à celles de ses camarades dans les jeux et les bagarres et, à l'occasion, il apprend à faire

la différence entre la sympathie et l'antipathie. Il réussit à l'école, mais il se montre plus doué qu'appliqué, il se fie la plupart du temps à la vivacité de sa bonne tête, il prend goût à une certaine dépravation généreuse, il croit pouvoir rabaisser l'application au rang d'une inquiétude prosaïque. Il ne considère nullement que le mépris des exhortations paternelles et maternelles puisse être laid et stupide, l'insolence et l'audace lui semblent belles, une conduite raisonnable et un effort soutenu sont à ses yeux la négation de la beauté.

AMITIÉ

Elle a pour lui un grand attrait, il en jouit à tous égards. Il connaît et savoure le charme puissant qu'exercent sur un jeune cœur les promenades en compagnie d'un bon ami. Rôder par les prés et les bois, escalader les hauteurs, contempler les brumes de l'automne frôlant les herbages, ramasser du bois pour le feu, faire cercle autour du foyer avec ses camarades, savourer la magie des saisons, en particulier de l'hiver, quand il y a beaucoup de neige, quand les lacs et les rivières sont gelés, il trouve tout cela merveilleux, cela l'enchanté, il essaie de s'expliquer le beau secret de l'amitié, préfère

toujours cependant s'abandonner à ce qui est mystérieux, obscur, au gracieux, au délicieux inexplicable. Lui et ses amis sont téméraires, ils se grisent à la flamme brusquement flamboyante de l'ardeur juvénile qui veut tout obtenir et tout embrasser de la vie.

LE PREMIER VOYAGE

Maintenant, le voici bel et bien qui part en voyage dans le vaste monde, et cela lui paraît très étrange. Son père, sa mère et toute sa parenté semblent avoir équipé le futur homme du monde de passablement de bagages, de l'indispensable superflu. Tout là-haut sur la plateforme supérieure de la diligence, qui est un charmant et bonhomme attelage, trônent des valises bourrées à craquer. Le voyageur fait ses adieux et monte bravement dans la voiture qui doit le porter à la rencontre d'une vie opulente. Plus tard, roulant déjà à vive allure, il prend encore une fois congé de tous en agitant son mouchoir, ce qui fait pour le moins bon effet. Que va-t-il devenir? songent les parents. Le monde est joli comme un tableau, quand on le contemple confortablement installé à la fenêtre d'une diligence. De jolis nuages pimpants voguent gaiement derrière la voiture et le

cocher ou, si l'on veut, le mécanicien de locomotive, est un homme extrêmement sec et flegmatique qui, tout en fumant sa pipe pendant la course, remplit à tous égards son joli devoir, certainement. Roule seulement, vas-y gaiement, chère voiture ! Les roues grincent sur la dure chaussée, sous les regards qui se portent en arrière, ville, lac et pays sombrent, de nouvelles terres surgissent, étincelant avec majesté, la journée, le matin du voyage sont radieux, la terre et le ciel brillent et rutilent et scintillent que c'est un régal. Tout est si chaud, si bon, si propice et si libre. Les oiseaux lancent leur chant matinal là-haut, dans l'air bleu pâle de l'été ; des maisons, des arbres surgissent et disparaissent ; toujours du nouveau, toujours autre chose, hommes, voitures, chaumières, palais, champs, forêts, labours, et je ne sais quoi encore. Bon voyage, en tout cas ! C'est du moins ce que dit un panneau indicateur anguleux au bord du chemin, et espérons qu'il veut vraiment dire ce qu'il promet. «Roule, roule ! Tu finiras bien par te cogner contre un angle ! » Qu'est-ce que c'est que ces façons, est-ce bien des manières, de parler de la sorte ? Qui parle ainsi, en fait ? Aïe, ce méchant panneau indicateur anguleux. Mon Dieu, mais il n'y a qu'à le laisser bougonner et maugréer de la sorte. Il n'a jamais été à Paris, si bien qu'il ne

connaît pas grand'chose aux usages et aux bonnes manières. Tant de choses nouvelles s'en viennent, et puis s'en vont, des ruisseaux qui gargouillent et murmurent, de jolies petites flaques. Tout défile si vite. Eh bien nous aussi, nous allons chercher un peu de diversion, et nous allons donc laisser filer la voiture. Au revoir ! Car pour tout dire, nous avons autre chose à faire. Je prends congé et vous présente mes compliments, soyez prospère et que tout aille selon vos vœux, Monsieur l'explorateur du monde. Ça finira bien par s'arrêter quelque part.

LE CHANTEUR AMBULANT

Maintenant, il pourrait fréquenter l'université, mais en vertu peut-être d'une forme de génie qui lui est propre, il progresse trop vite, c'est du moins ce qu'il s'imagine, et en un certain sens, il paraît supérieur à ses maîtres en esprit et en intelligence du monde, d'un côté du moins. Telle est notre hypothèse, car nous avons besoin d'une telle hypothèse ou d'un tel présupposé. Comment expliquer, sinon, ce chanteur voyageur éperdu ? Il semblait planer loin au-dessus de lui-même et de tout son entourage, la puissance d'un aigle, qui s'éveillait en lui, l'élevait au-dessus de toute médiocrité à hauteur de

soleil et de nuages. Il trouve dans les sciences quelque chose de sec, elles paralysent, elles entravent son vol, qui est devenu pour lui un besoin. Un bonheur en même temps qu'un malheur distinguent ce jeune homme d'autres jeunes gens. La sagesse lui semble ridicule. Son feu intérieur lui conte de merveilleuses histoires et le pousse à prendre la vie à bras-le-corps. Ses vingt ans se précipitent et renversent toute règle, tout ordre, toute la mollesse du scrupule et de la contemplation ; pour lui, la vie humaine est une splendeur mystérieuse, et il se joint aux hommes qui sont simplement des humains. Ses erreurs sont pour lui des données indispensables, sa vision du monde et des choses se fonde sur des opinions immédiates. La vie, voilà la sagesse. Les flots d'un rouge flamboyant l'emportent et l'obligent à nager au gré des vagues qui montent et descendent. Les jours et les nuits forment un tout écumant, étourdissant, d'une divine beauté. Tout est lié, indissociablement. La lune pendant la nuit, le soleil pendant le jour l'enchantent et l'enthousiasment. Il aime la musique et devient un étudiant ambulante qui arpente et parcourt le pays en s'exaltant et en jouant de son instrument. Nombreux sont ceux qui désespèrent de lui et le croient perdu. Grisé par la nature, il dort dans des repaires écartés et

sauvages, au cabaret ou dehors, sous de grands arbres, tandis que les étoiles scintillent sur le farouche gaillard indompté. Des mondes semblent l'entourer de musique, on dirait qu'une odeur de fer ou d'airain, l'odeur de l'éternel, l'environne et le parfume, le firmament et la terre semblent chanter, danser, il respire avec volupté l'immensité de Dieu et s'endort dans l'obscurité sur son lit de mousse tandis que les airs de la nuit le bercent de leur murmure et que le cri de quelque animal nocturne traverse son sommeil, et que dans des rêves merveilleux, il entend l'existence sonner en fanfare. Une nature pure et rude le pousse de-ci, de-là, l'enferme, mugit autour de lui. La lune devient son amie et les étoiles, ses camarades. Il y a longtemps qu'il a renoncé à paraître intelligent. La prétendue intelligence des choses lui est insupportable, il hait ce masque. À l'opposé de tout cela, au beau milieu de sa vie sauvage, il ressent l'impérieux désir de regagner sa maison, un lieu où il serait chez lui, il éprouve une sorte de besoin de parler avec ses parents, d'être pieux, bon et doux, intègre et juste avec les hommes. La guitare sur le dos, il n'erre plus que contraint, égaré dans le monde, dilapidant son désir incertain, semblable à un feu follet. Il aimerait être rangé, raffermi, et il en est inca-

pable. Un brouillard l'environne et il se perd dans les imprécisions impénétrables. Il est lassé de sa révolte, de sa turbulence, il se dit qu'il n'a pas la force de rester froid et rétif. Son âme s'éveille en lui, il le sent, c'est maintenant seulement qu'il devrait devenir un être humain, un homme, il devient rêveur, silencieux et pensif, il va, et les gens le prennent pour un oisif. Nul ne lui prête de bonnes intentions sérieuses. Il va parmi les gens, mais eux le repoussent, ils ne lui font pas plaisir, pas plus que lui ne leur fait plaisir. Ils lui disent des vérités, c'est-à-dire qu'ils lui disent des choses qu'il s'est déjà dites cent fois depuis longtemps. Il heurte les gens autant qu'eux le heurtent. Il se sent bien parmi les enfants, parmi les pauvres et les méprisés. L'éclat et le luxe des salons ne lui disent rien. Il n'en attend rien. Si les petits l'aiment parce qu'ils comprennent son attitude, son expression et son langage, les adultes lui font des reproches et lui battent froid.

LA RENCONTRE

Grâce à ses dons, il avait séduit maintes femmes sans avoir eu besoin de leur accorder d'attention. Un jour pourtant, par un éblouissant soleil de midi, au cours d'une promenade

élégante, il rencontra une belle jeune dame qui, soulevant gracieusement ses jupes froufroutantes, gravissait un majestueux escalier. Comme frappé par le tonnerre et touché par la foudre, il reste figé sur place et salue. Tout son être est pris de tremblement, il veut dire quelque chose, pas un mot ne lui vient aux lèvres, et sa langue, qui est d'habitude sa servante agile, refuse le service. Une douleur infinie l'envahit, mêlée à des sensations enfantines. Il aime ! La terre, l'air, l'univers l'embrassent. Tout lui paraît soudain insouciant et riant. Il se fait remarquer par la dame, elle, cependant, n'a pour lui qu'un regard glacial, méprisant. Il la voit disparaître derrière des bosquets, derrière des portes. Longtemps, il reste là à attendre, mais la femme demeure invisible. Fatigué, il s'éloigne enfin.

AMOUR MALHEUREUX

Il la cherche, il n'a d'yeux que pour elle. Sa présence continuelle le rend malade. Il écrit des lettres débordantes de tendresse, qui restent sans réponse. Nous voyons l'infortuné prostré sur un banc, la tête enfouie dans les avant-bras, épuisé et chagrin, gémissant comme il ne sied guère à un homme, mais bien, toujours, à un amoureux malheureux. Il ne représente bel et

bien qu'un petit tas de douloureuse tendresse méprisée. Lui-même ne s'appuie sur aucun autre espoir que sur un seul, qui est pourtant désespéré. Ainsi, son seul espoir est sans espoir. Pauvre homme ! Cependant, il a commencé à peindre sa douleur dans des poèmes, le créateur, le poète naît de son infortune. Une nouvelle détresse remplace peu à peu la première. L'écrivain qu'il est devenu apprend à apprécier toutes ses souffrances, ses amours et sa vie comme un inestimable trésor de souvenirs. Les peines et les joies l'occupent pareillement. Il oublie son destin personnel au profit de la littérature.

DANS LA DÉTRESSE

Maintenant qu'il s'est découvert et qu'il est devenu pauvre, il s'enferme dans une mansarde afin de vivre exclusivement pour son art. Si tout devient plus misérable et lugubre autour de lui, il ne le remarque guère. Sa pauvre chambrette lui paraît princière, du moment qu'elle contient tous ses rêves de poète. Il a cessé tout commerce avec les hommes. Sa table, son lit, le poêle et la lampe lui sont chers. Il aime son vilain papier peint, car toutes ses bonnes inspirations y sont tissées. Il travaille enveloppé d'un long manteau

jaune. Son chapeau pend au mur. Il a le vif sentiment de sa mort prochaine. Une cruche et une cuvette sont posées sur la table de toilette. Le tuyau du poêle a l'air en très mauvais état. Le sol est jonché de manuscrits éparpillés. Une œuvre achevée sort de la poche de l'écrivain. Le lit est assez étroit, minable, long et mince. La large fenêtre ouvre sur une jolie vue.

L'IMMORTALITÉ

Par des sentiers fort tortueux, inextricables, le poète accède au lieu très haut, bercé des zéphyrs divins, décoré comme un temple, rayonnant de joie et de gloire, le lieu de l'immortalité. Des femmes lisent avec ravissement ses œuvres complètes imprimées en volumes. De belles jeunes filles pleurent sa fin tragique, etc., et si l'on tapote encore un peu, ma foi, il en tombera peut-être encore quelque chose. Nous verrons bien. Qui sait si quelque part, il n'y a pas encore quelque chose qui s'éclaircit la gorge. Pour l'instant, nous sommes tout à fait satisfaits. Tout le reste s'arrangera.